www.KlubPrepa.net
l'internet dédié aux prépas HEC

CHAMBRE DE COMMERCE ET D'INDUSTRIE DE PARIS
DIRECTION DE L'ENSEIGNEMENT
Direction des Admissions et Concours

E.S.C.P. - E.A.P.

CONCOURS D'ADMISSION SUR CLASSES PREPARATOIRES

ETUDE & SYNTHESE DE TEXTES

LES ANNALES

OPTIONS : SCIENTIFIQUE, ECONOMIQUE, LETTRES & SCIENCES-HUMAINES, TECHNOLOGIQUE

Jeudi 18 Mai 2000, de 14 h. à 18 h.

Vous présenterez, en 300 mots (tolérance de 10% en plus ou en moins), une synthèse des trois textes ci-après, en confrontant, sans aucune appréciation personnelle et en évitant autant que possible les citations, les divers points de vue exprimés par leurs auteurs.

Indiquez, en fin de copie, le nombre de mots utilisés.

Il n'est fait usage d'aucun document ; l'utilisation de toute calculatrice et de tout matériel électronique est interdite.

****

1

Verborum pensitatores, cette expression, appliquée par Aulu-Gelle aux détracteurs du style de Cicéron, a sans doute dans ce passage un sens péjoratif ; mais peu importe, car "peseurs de mots", et même peseurs "subtilissimi", nous, Traducteurs, devons être. Chacun de nous a près de soi, sur sa table ou son bureau, un jeu d'invisibles, d'intellectuelles balances aux plateaux d'argent, au fléau d'or, à l'arbre de platine, à l'aiguille de diamant, capables de marquer des écarts de fractions de milligrammes, capables de peser les impondérables ! Auprès de ces Balances, les autres instruments de notre travail, matériels et visibles, - Dictionnaires, Lexiques, Grammaires, - encore que nous les tenions constamment en usage, ne sont que des accessoires, - simples dépôts de matériaux en ordre, boîtes de mots rangés à leur place alphabétique et numérotés selon leurs sens et leurs nuances : boîtes de pastels. L'essentiel est la Balance où nous pesons ces mots, car tout le travail de la Traduction est une pesée de mots.

Dans l'un des plateaux nous déposons l'un après l'autre les mots de l'Auteur, et dans l'autre nous essayons tour à tour un nombre indéterminé de mots appartenant à la langue dans laquelle nous traduisons cet Auteur, et nous attendrons l'instant où les deux plateaux seront en équilibre.

Cela n'a l'air de rien, et en effet la pesée serait facile si au lieu des mots d'un Auteur nous pesions ceux du Dictionnaire ; mais ce sont les mots d'un Auteur, imprégnés et chargés de son esprit, presque imperceptiblement mais très profondément modifiés, quant à leur signification brute, par ses intentions et les démarches de sa pensée, auxquelles nous n'avons accès que grâce à une compréhension intime de tout le contexte, et par là nous entendons d'abord toute la partie de son oeuvre qui fut écrite *avant* ce mot, et ensuite

Des méthodes, des exercices, des corrigés sur le www.KlubPrepa.net

Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

www.KlubPrepa.net
l'internet dédié aux prépas HEC

toute la partie qui fut écrite *après* et qui peut nous expliquer rétrospectivement l'intention contenue dans le mot que nous sommes en train de peser.

Et surveillons-le bien, ce mot ; car il est vivant. Voyez : des frémissements, des irisations le parcourent et il développe des antennes et des pseudopodes par lesquels, bien qu'artificiellement isolé, il se rattache au flux de pensée vivante, - la phrase, le texte entier, - hors duquel nous l'avons soulevé ; et ces signes de vie vont jusqu'à modifier rythmiquement son poids. Il nous faut donc saisir ce rythme afin que son contrepoids soit animé d'un rythme vital équivalent.

De là vient que souvent pas un des mots que nous offre, avec une assurance de pédagogue et une précision tout administrative, le Dictionnaire bilingue comme équivalents en quelque sorte officiels de ce mot, ne supporte l'épreuve de la pesée, et qu'il nous faut en chercher ailleurs, dans le Dictionnaire de notre mémoire, et par l'itinéraire compliqué des synonymes (comme par la bande au jeu de billard) d'autres qui la supporteront et qui réaliseront, à quelques dix-millièmes près, l'équilibre passionnément souhaité. De là vient aussi qu'un seul et même mot, employé par l'Auteur dans deux passages différents ne sera pas toujours traduisible par le même mot dans les deux passages correspondants, et cela paraît contraire à toute logique. Mais si nous y regardons de près, nous verrons que dans les deux milieux vivants où ce mot baigne et dont il fait partie, il remplit des fonctions différentes. Dans l'un de ces milieux sa fonction lui fera émettre un certain rayonnement, une nuance particulière du sens dont il est chargé, et dans l'autre, il émettra une autre de ces nuances. Or, il peut arriver que ces deux nuances émanées de son potentiel soient impossibles à capter dans un seul et même mot de la langue dans laquelle nous traduisons. Ce sont là, peut-être, lorsqu'il s'agit de substantifs et d'adjectifs, des cas extrêmes ; mais combien de fois n'est-il pas nécessaire de rendre un substantif par un verbe et un verbe par un substantif et un temps d'un verbe par un autre temps, même lorsque les règles de la grammaire et le "génie" des deux langues ne l'exigeraient pas ? Et de déplacer les incidentes, de renverser la construction des phrases, de modifier la ponctuation ? Car nous pesons jusqu'aux virgules.

L'immobilité du texte imprimé est une illusion d'optique. S'il est immobile, c'est comme nous dans ces moments où, absorbés par la recherche de l'équilibre des plateaux, nous demeurons sans bouger tandis qu'en nous les mouvements infiniment rapides et compliqués de la vie continuent. C'est du vivant que nous pesons, et par les équilibres relatifs que nous trouvons, nous transfusons une part plus ou moins grande, - jamais la totalité, - d'un courant vital dans un tissu composé d'éléments verbaux, dont les potentiels, libérés par ce courant, le transporteront jusqu'à la pensée des lecteurs ou des auditeurs qui connaissent la langue dans laquelle nous traduisons.

Ainsi notre métier de Traducteurs est un commerce intime et constant avec la Vie, une vie que nous ne nous contentons pas d'absorber et d'assimiler comme nous le faisons dans la Lecture, mais que nous possédons au point de l'attirer hors d'elle-même pour la revêtir peu à peu, cellule par cellule, d'un nouveau corps qui est l'oeuvre de nos mains. Et quel homme, - sauf Pygmalion le sculpteur, peut-être, - pour peu qu'il conçoive les soins délicieux et les soigneuses délices et l'ardeur des désirs et l'ivresse des victoires d'un tel "φιλοτήσιον ἔργον"[(1)], ne nous les envierait ?

Valéry LARBAUD ,
Sous l'invocation de Saint Jérôme, 1944

[(1)] "oeuvre d'amour"

LES ANNALES

2

J'ai consacré une grande partie de mon travail et de ma vie personnelle à étudier et à exposer l'histoire, la poétique et les aspects philosophico-linguistiques de la traduction. Le traducteur est le facteur de la pensée et des sentiments humains. À tous les carrefours temporels et spatiaux, les flux énergétiques de la civilisation sont véhiculés par la traduction, par le processus d'échange mimétique, adaptateur et métamorphique du discours et des codes. Sans la traduction, nos actes spirituels et formels ne tarderaient pas à devenir inertes. Aucun polyglotte, si loin que s'étendent ses antennes linguistiques, ne peut avoir accès à plus qu'une fraction minuscule des langues dans lesquelles ont été pensés, ressentis et exprimés les thèmes fondamentaux et les variations dynamiques qui constituent la culture. Établissez la plus grossière, la plus limitative des listes de lecture de base, mettez-y Homère et l'Ecriture, Dante et les penseurs religieux orientaux, Shakespeare et Goethe, Flaubert et Tolstoï, et cet ABC de la conscience ne vaudra que par la traduction. La traduction est

Des méthodes, des exercices, des corrigés sur le www.KlubPrepa.net

Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

www.KlubPrepa.net
l'internet dédié aux prépas HEC

bien ce pont-levis que les hommes franchissent depuis Babel pour pénétrer dans ce que Heidegger a appelé " la maison de leur être ".

Cela va sans dire.

De même que le truisme selon lequel il n'est pas une seule traduction qui fasse totalement justice à son original, et que les plus grandes traductions elles-mêmes ont de ces fêlures où l'émetteur et le destinataire s'accrochent. Cette inadéquation essentielle s'enracine dans le génie même du langage. Et de fait, la meilleure façon de définir le génie du langage, la singularité formelle et existentielle de tout acte de parole, c'est de dire qu'aucune traduction ne sera jamais totale, que nul ne peut transporter d'une langue dans une autre l'intégralité des implications, du ton, des connotations, des inflexions mimétiques et du contexte implicite qui intériorisent et annoncent les significations dans la signification. Il y aura de la perte ou de l'élision. Il y aura de l'adjonction, du fait de la tendance irrépressible à paraphraser. Il y aura des changements d'échelle subtils mais décisifs. On aura transposé les " schémas clés " et les cadences profondes qui échappent à l'analyse et qui font que chaque langage, les habitudes de parole de chaque individu, sont un " dialecte ", une singularité plus ou moins circonscrite dans le spectre de la communication. La parole, émise ou non, est aussi liée au pouls de l'être humain, constitue autant le contexte vivant de l'existence humaine normale, que la respiration elle-même. Aucun homme ne peut reproduire exactement ou remplacer la respiration d'un autre. Peut-être faut-il voir là la raison pour laquelle πνευμα et λογοS, " le souffle qui inspire, qui nous jette dans l'être" et " le verbe ", sont si inextricablement liés dans les spéculations théologiques et métaphysiques sur l'essence de la personne humaine.

Cela aussi va sans dire.

I. A. Richards voit dans le transfert de sens d'un code sémantique à un autre, entre des langues différentes et les atmosphères associatives et contextuelles dans lesquelles les langues se développent, " le type d'événement le plus complexe qui se soit jamais produit au cours de l'évolution cosmique ". Même à des niveaux plus humbles, cet " événement " est toujours soumis à une double pression. L'immense majorité des traductions sont mauvaises. Elles sont imprécises, négligées, redondantes, stylistiquement et conceptuellement insuffisantes et à l'aise dans l'erreur. " À travers un obscur miroir " (*through a glass darkly* : expression de saint Paul qui par elle-même pose de difficiles problèmes au traducteur), ainsi pourrait-on résumer une vie de rencontres avec des discours et des textes écrits dans des langues que nous ignorons. Mais l'incompétence pure et simple, surtout lorsqu'elle se manifeste d'elle-même à l'auditeur ou au lecteur, n'est pas ce qu'il y a de plus destructeur. Il y a plus de falsification dans les " grandes " traductions dont l'éclat et la virtuosité s'intercalent comme un voile entre l'original et nous. La traduction consciente transfigure sa source, de la même façon que les orchestrations de Bach par lesquelles la fin du XIXe siècle s'efforçait de donner un éclat plus grand à la nudité de la musique ancienne. Elle en rajoute, elle ornemente ; elle infléchit le sens en direction de la " beauté ", du moins telle que celui qui opère la transposition et le milieu esthétique contemporain vivent et formulent ladite " beauté ". Témoin les merveilles de réinvention, d'échos modulants, de mimésis métamorphosante de la version que Dryden a donnée d'Horace, *Odes III*, 29 : un des coups de génie les moins douteux de l'histoire de la transmission d'Horace en Europe.

La conséquence de tout cela est banale mais d'importance. Quand nous lisons une traduction, *quelle que soit sa qualité*, c'est le traducteur que nous lisons. Que ce soit le tâcheron d'à côté, que ce soit Hölderlin ou W. B. Yeats, cela ne change rien au fait qu'il s'agit d'un produit de seconde main, d'un *Ersatz* individuel et culturel, d'un succédané de synthèse. Peut-on sérieusement aborder Sophocle dans ces conditions ? Peut-on espérer mettre seulement le pied sur le pont-levis si l'on ne connaît pas le grec ancien ?

George STEINER
Les Antigones, traduit de l'anglais par Philippe Blanchard, 1984.

3

L'ETRANGER, disions-nous, est *celui qui s'adapte*. Or le besoin perpétuel de s'adapter qu'induit en lui une conscience exacerbée du langage peut être extrêmement propice à l'écriture. L'acquisition d'une deuxième langue annule le caractère "naturel" de la langue d'origine - et à partir de là, plus rien n'est donné d'office, ni dans l'une ni dans l'autre ; plus rien ne vous appartient d'origine, de droit et d'évidence.

D'où une attention extrême portée aux mots individuels, aux tournures, aux *façons* de parler. (C'est Proust, bien sûr, écrivain autochtone mais malade, retranché de la vie sociale, qui a porté cette conscience à l'incandescence. Proust n'est pas seulement un grand écrivain français, c'est le spécialiste inégalable *des* français. Comme Shakespeare pour l'anglais élisabéthain, il a réalisé, avec la précision maniaque d'un entomologiste, l'inventaire des mille et une langues françaises présentes dans l'Hexagone au début du XXe

Des méthodes, des exercices, des corrigés sur le www.KlubPrepa.net

Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

www.KlubPrepa.net
l'internet dédié aux prépas HEC

siècle.) Formations et déformations lexicales, assonances et dissonances, traductions possibles et impossibles, étymologies, *nymes* de toutes sortes *syno*, *homo*, *anto*... *pseudo*... "Les noms, vous savez, disait Romain Gary... Tous des pseudonymes. "

Certes, l'identité est toujours un leurre, y compris l'identité stylistique. Mais (qui tient le score ?) les exilés le savent mieux que les autres.

Le français que j'écris a tous les avantages et inconvénients d'une langue acquise. Que j'emploie de l'argot, ou des termes précieux, ou l'imparfait du subjonctif, ce sera toujours "de l'appris", employé et déployé de façon plus ou moins convaincante. Mes premiers textes en français, qui datent du milieu des années soixante-dix, fourmillent de calembours : signe des temps (Jacques Lacan et Hélène Cixous émaillaient alors leurs écrits de ce qu'ils appelaient des "jeux sur le signifiant") ; mais signe, aussi, de mon écoute pathologique de cette langue, l'écoute d'une étrangère, attentive plus qu'un natif aux frottements et aux coïncidences sonores. (Dans le titre de ma nouvelle "Histoire en amibe", entendez-vous "Histoire en abîme" ? Probablement pas, mais moi si ; et à l'époque je trouvais ça hautement spirituel. "J'ai envie de faire l'amère", "Jouer au papa et à l'amant", ainsi de suite, ainsi de suite, *ad nauseam*(1)...)

Le style, a dit quelqu'un, est un mariage d'amour entre un individu et sa langue. Mais peut-on "épouser" une langue adoptive, faire corps avec une langue apprise par imitation consciente ? Et sinon... de quelle manière s'en servir ? Que je prenne pour modèle Marguerite Yourcenar de l'Académie française ou Michel Tremblay du Plateau Mont-Royal, cela revient au même : aucune de ces langues françaises ne m'appartient de droit. (Le moyen de m'exclamer sérieusement, dans un texte, "Parbleu !" ou "Tabarnak!") Camus et Sartre pouvaient encore écrire "je ne veux point", "il ne me plaît guère" ; ma plume à moi refuse de cracher de telles formules. Elle résiste même à manier le passé simple, qui lui paraît décidément trop guindé et prétentieux pour une fille des Prairies canadiennes, alors que mon cerveau maîtrise les conjugaisons de ce temps raffiné depuis belle lurette. Et, à propos, "belle lurette", est-ce un cliché ? ou cela peut-il, à l'extrême rigueur, passer ? Et ne devrais-je pas me relire pour vérifier que toutes mes "rigueurs" ne sont pas "extrêmes" ?

Beckett s'amusait souvent à ce petit jeu, et il m'a toujours semblé qu'on ne l'étudiait pas assez comme écrivain français anglophone, c'est-à-dire, entre autres, comme explorateur intrépide et désopilant des lieux communs. Car dans une langue étrangère *aucun lieu n'est jamais commun* : tous sont exotiques, "Can of worms" était une banalité jusqu'à ce que j'apprenne "panier de crabes" : ces deux façons de dire un grouillement déplaisant et inextricable me sont devenues intéressantes en raison de l'écart entre elles. Le bilinguisme est une stimulation intellectuelle de tous les instants. Beckett qui parle du "savoir crever" et se plaint d'être "condamné à vivre", lui qui lance : "elle n'a pas été réglée, la garce qui me déconnera", construira toute son oeuvre sur le rejet de la grégarité qu'implique le fait même de recourir au langage. "je vais le leur arranger, leur charabia", promet-il dans *L'Innommable*... et il tient largement sa promesse.

Qui suis-je, en français ? je ne sais pas ; tout et rien sans doute. Quand je rencontre des lycéens, ils s'étonnent souvent des ruptures de style dans mes romans, les passages abrupts du style "soutenu" au style "familier". Pourquoi faites-vous cela ? me demandent-ils. Et je dois leur avouer que je n'en sais trop rien. Mais je dois le faire parce que ça me plaît, me réjouit... et qu'il est plus facile pour moi étrangère que pour eux autochtones de transgresser les normes et les attentes de la langue française. C'est une très grande dame, la langue française. Une reine, belle et puissante. Beaucoup d'individus qui se croient écrivains ne sont que des valets à son service : ils s'affairent autour d'elle, lissent ses cheveux, ajustent ses parures, louent ses bijoux et ses atours, la flattent, et la laissent parler toute seule. Elle est intarissable, la langue française, une fois qu'elle se lance. Pas moyen d'en placer une.

Je commence une nouvelle phrase et aussitôt, dans ma tête, elle bifurque, trifurque : vaut-il mieux écrire "est-ce que je cherche" ou bien "cherché-je" ? Peut-être "chercherais-je" ? Chercherais-je, alors, à me dépouiller de tout style pour atteindre à une "écriture degré zéro"?

Nancy HUSTON
Nord perdu, 1999

(1) *ad nauseam* : jusqu'à en avoir la nausée

Des méthodes, des exercices, des corrigés sur le www.KlubPrepa.net

Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021